



présente

# **Affaires courantes**

***une nouvelle inédite***

***de***

***Céline Weissier***

© Céline Weissier 2022

Poussée vers cette forêt par une volonté muette, Lise se sentit chez elle dès la porte de l'habitable refermée. L'air était frais, la brise tonique, et il exhalait des effluves complexes prometteurs, mélanges de bois et de terre humide.

Elle nouait à présent ses lacets, se rappelant cette nécessité qui avait marqué son réveil matinal. Un sage empressement avait ensuite guidé tous ces gestes, qui, mesurés et appréciés, l'avaient menée jusqu'ici, sans autre évidence que celle de sa destination : elle devait revenir, c'était tout.

Le parking peu fréquenté jouxtait la belle demeure en pierres. Elle accueillait sans doute des notables chasseurs occasionnels, comme au temps où Lise venait avec José, les dimanches.

Généreux ces dernières semaines, le ciel avait graissé la terre dès l'orée, après la barrière verte. Elle souriait, car ses chaussures rebondissaient sans heurts, et narguaient la lourdeur de la glaise collante. Avec le temps, elle chérissait ces terrains rudes et peu engageants, comme on se félicite d'un penchant pour un mets dénigré des autres.

Une vingtaine de mètres, et la forêt allait enfin à nouveau s'offrir. Cette sente oubliée, à droite, revint délicieusement à son souvenir au moment où elle en devina la courbe gracieuse, dissimulée par des ronces. Elle pressa le pas, une jubilation soudaine rivée au cœur, impatiente de poursuivre cette quête et d'en redécouvrir chaque détour.

Au bord de la grande allée, là où les chênes âgés crânaient toujours en déployant leurs plus belles charpentières, elle pouvait admirer l'étendue de la parcelle, avec, nombreux et bien lotis au loin, les hêtres majestueux, baromètres de l'échelle dérisoire des vies humaines.

Elle cheminait et revivait tous les bonheurs qui avaient marqué ces lointaines années, en proie à une reconnaissance heureuse. La futaie laissait la place ici à des taillis. Bientôt les jonquilles fleuriraient, et si leurs boutons dodus attiraient son œil, elle s'interdit de les cueillir, de peur de briser cette réminiscence. Il y a longtemps, les après-midis s'étaient éternisées bien des fois, les paniers garnis de ces pétales jaunes et lumineux, une pomme croquée à la faveur d'une souche ou à même le sol, mordant l'instant avec l'avidité de la jeunesse.

Puis vint ce bruit de moteur, lourd, rauque et puissant. Lise perçut un crissement qui la plaça en alerte. Elle se redressa et coupait à présent à travers bois, tentant d'enjamber branchages et bulbes en floraison. Une seconde plus tard, elle comprit.

Une clôture sécurisait l'immense zone d'intervention. Des engins aux couleurs criardes allaient et venaient, charriaient, broyaient, coupaient, redessinant les lieux avec autant de précision que de cruauté. À droite, les gisants, peut-être charmes, hêtres, chênes, qui sait, étaient empilés dans une attente absurde.

Elle rebroussa chemin, chamboulée, mais lucide. Dans son errance sans pensées, elle aperçut des panneaux rouge et blanc. Ils indiquaient la construction d'un complexe hôtelier de luxe sur 30 hectares de forêt. Il fallut rejoindre au plus vite le parking. Le décor défilait à toute allure à travers

la buée de ses yeux. Elle reprit la route, hagarde, les chaussures crottées, l'esprit meurtri, le cœur brisé, éclairée sur la bêtise humaine, des images terribles en tête.

Le soir, son sommeil l'emporta vers des rêves sombres.

\*\*\*\*

Environ deux mois plus tard, appuyée contre l'évier, Lise épluche des carottes, ravie de leur chair orangée, quand sa main suspend son mouvement régulier.

D'un geste lent, elle délaïsse l'économe pour augmenter le volume de la radio située près de la fenêtre.

Le speaker annonce la déforestation d'un espace naturel qu'elle connaît bien, à quelques kilomètres de sa maison. « Une zone industrielle de premier ordre devrait sortir de terre dans quelques mois, propice à l'émergence de nombreuses activités économiques » renchérit-il d'un ton consensuel.

Elle coupe le son. La semaine passée, autre lieu, autre projet, même sentence : l'époque est à la construction.

Puis, comme quand on cherche à apaiser la force de ses émotions, elle baisse les paupières.

Elle revoit José, leurs promenades en forêt, les dimanches sous la pluie, les goûters sous les arbres. Tous ces souvenirs, fantômes d'une époque révolue, elle les garde en elle comme un trésor inestimable, au nez et à la barbe des promoteurs.

Dans son esprit, des sentiments contraires livrent bataille.

Les machines jaunes surgissent et déchiquettent toutes ces belles images. Les branches crissent, les troncs cèdent, les pas piétinent les bourgeons à peine débouffés.

Pourtant, pas une larme, pas un sanglot. Une béance est là, mais rien ne peut la combler, pas même la révolte ou le dégoût. Le temple de son passé détruit, les dévastations en marche ne semblent plus l'atteindre.

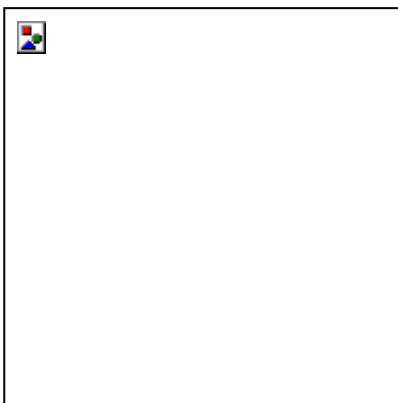
Le deuil de sa forêt, c'est l'absence de sève, de sang, de mots, d'émotions. Ce constat l'effraie au-delà de toutes ces exactions. Elle sait son cœur sec comme le bois mort, et doit continuer à vivre.

Par la fenêtre ouverte, les chardonnerets distillent maintenant leur chant gracieux. Son regard bleu balaie l'horizon. C'est une belle journée de printemps, l'air est tiède. Les chênes majestueux et les hêtres-vigiles offrent leurs frondaisons aux oiseaux et exposent leurs fières silhouettes aux yeux des promeneurs.

Lise saisit son économe et reprend sa besogne.

Ce soir, c'est salade de carottes.

Céline Weissier



Ce QRcode vous permet d'accéder au site :

[www.lartenchemin.com](http://www.lartenchemin.com)

où vous pouvez :

- retrouver, télécharger et écouter gratuitement toutes les nouvelles de L'Art en chemin,
- faire un don, car sans votre aide nous ne pourrions pas offrir aux promeneurs les expositions et les nouvelles.

Suivez l'actualité des artistes de L'Art en chemin sur la page Facebook : « L'Art en chemin »